



Bonheur en famille, après sa première élection.

Elisabeth Baume-Schneider s'apprête à revenir dans la lumière

A la tête de la Haute Ecole d'études sociales et pédagogiques de Lausanne (EESP — précédemment Ecole Pahud), l'ancienne ministre jurassienne a choisi de se relancer et de viser aujourd'hui Berne.

On se demande ce qu'est devenue Elisabeth Baume-Schneider, ministre jurassienne très en vue de l'éducation et de la culture pendant quatorze ans, jusqu'à la fin de 2015. Après ces douze années d'agendas débordants, de séances quotidiennes et d'activité intense, la populaire ministre aurait pu décider de se la couler douce, au moins pendant quelque temps. Mais trois mois ne s'étaient pas écoulés qu'elle se trouvait à la tête d'une haute école, poste certes moins en vue qu'un siège ministériel, mais pas franchement de tout repos.

Et c'est là qu'on la retrouve, dans son bureau lausannois, en février 2019. Déjà quatre ans qu'elle dirige l'EESP, haute école occupant quelque 180 personnes et comptant, au total, pas loin d'un millier d'étudiants. Cette fois, nul couperet institutionnel ne peut la forcer à «dégager», comme on dit aujourd'hui. Pourtant, elle finit par admettre qu'elle est en train de se demander si le cours de son existence professionnelle va encore changer. Que va-t-elle faire? Rester bien calée dans le fauteuil de la direction de l'EESP ou dire à son parti qu'elle est prête à se porter candidate au Conseil des Etats, aux prochaines élections fédérales d'octobre, en vue de remplacer son camarade partant, Claude Hêche? Autrement dit, alors qu'elle commençait à peine à se faire oublier, et à savourer un relatif ano-

nymat, va-t-elle revenir en pleine lumière?

DÉCISION DIFFICILE

Sa main droite pianote sur le clavier de son ordinateur portable à l'afût d'une vieille image que nous sollicitons. La directrice lève la tête pour répondre aux questions. Joviale, élé-

«Enfant, j'étais plutôt quelqu'un de fatigant»

ÉLISABETH BAUME-SCHNEIDER,
ANCIENNE MINISTRE JURASSIENNE



gante. Le ton est direct, chaleureux, la parole maîtrisée. L'autre main, qui ne cesse de s'élever à hauteur de ses yeux bleus, semblant chasser des mouches invisibles, trahit une nervosité. «Est-ce qu'il faut aller m'exposer pour prendre des coups? Et pour quoi? Ce n'est pas parce que j'ai le sourire et la répartie plutôt aisés que cela me glisse dessus. Voilà qui impliquerait une autre vie, je devrais

renoncer à ce que nous sommes en train de construire ici, qui est extrêmement intéressant.» Une décision difficile, confie-t-elle, évoquant, parmi les avantages d'un retour en politique, ce sentiment «d'être au cœur des sujets sensibles» et une envie de «défendre les intérêts de mon canton et de ma région à Berne», ce qui demande beaucoup d'énergie «à côté de mastodontes comme Zurich, Genève ou Vaud». Toujours la main qui papillonne devant les yeux. Tendance suractive, peut-être, Elisabeth Baume-Schneider? «Enfant, j'étais plutôt quelqu'un de fatigant, il n'y avait pas de Ritaline à l'époque... mais assez de boulot à la ferme pour me calmer!»

En 2015, sa décision de briguer un poste important après avoir été ministre dans le canton du Jura pendant douze ans, et présidé d'importantes structures intercantionales aux niveaux suisse et romand, a été discutée en famille. «Je n'ai pas claqué des doigts pour devenir directrice, insiste-t-elle, aucun passe-droit. Le poste m'est revenu après un cursus normal, j'ai notamment passé un «assessment» très exigeant.» Il est vrai que l'assistante sociale qu'elle était, avant son élection, n'a jamais vraiment déserté la conseillère d'Etat qu'elle est devenue. Et puis, elle entrait par la grande porte dans une école qui lui avait infligé une déconvenue, jeune fille, lorsqu'elle avait



À 56 ans, l'ancienne ministre a encore de l'énergie à revendre et des envies qui l'amèneront peut-être à prendre de nouveaux coups.

voulu y entrer, malgré un très bon parcours scolaire et des examens réussis. « J'étais un peu déconcertante au test de Rorschach, se souvient-elle, et ils ont recalé mon entrée dans l'école d'une année. » Vexée, la jeune Elisabeth avait alors pris le chemin de l'Université de Neuchâtel, option sciences sociales. Bien sûr, elle refuse de parler de « revanche », préférant l'expression de « joli clin d'œil » pour qualifier l'intime satisfaction qu'elle a pu éprouver dans ce retour gagnant.

DE L'ÉNERGIE À REVENDRE

Au moment de quitter le Gouvernement jurassien, en 2015, ses enfants, Théo et Luc, avaient 16 et 23 ans. Elle a toujours pu s'appuyer beaucoup sur sa famille. Son mari, surtout, moniteur de conduite indépendant, qui avait fortement réduit ses activités au moment de l'élection de son épouse. Et, après douze ans de fonction, allait-elle se calfeutrer dans la maison familiale des Breuleux et toucher sa rente plein pot ? Se spécialiser dans la cueillette des champignons ? « Je ne suis pas de nature très contemplative... Franchement, je pense que je serais assez vite devenue invivable à la maison », ose-t-elle. A quoi s'ajoute un scrupule : « A 52 ans, j'avais l'énergie, les compétences, je ne me voyais pas vivre si tôt d'une rente complète. » Cela signifie qu'elle gagne, à la tête de l'EESP à 80%, autant qu'elle gagnait en qualité de ministre, grâce au complément de rente. Plus le salaire est élevé, moins le complément est important.

A 56 ans, elle a décidé aujourd'hui de battre campagne et de s'exposer aux coups. Comme la jeune militante qu'elle était dans les années 80, brièvement LMR, avant de revêtir plus sagement le bleu socialiste. Et là voici en passe de revenir dans la lumière au moment même où *générations* se demandait ce qu'elle était devenue ...

JEAN-BERNARD VUILLÈME